

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 39

Artikel: Course de taureau en chambre
Autor: Moinaux, Jules
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195141>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

long défilé des désespérés de clinique, des abandonnés de facultés, figures hâves et contorsionnées, apparences hideuses ou frêles, sorte de revue en raccourci des misères humaines !

» Mais cette impression première disparaît vite, si l'on remarque l'espèce de joie extatique qui illumine les visages de ces moribonds, insensibilise leurs souffrances et semble leur faire oublier les fatigues subies ! C'est que les voilà où ils voulaient arriver, en cette ville qu'ils apercevaient à travers leurs rêves de fièvres ; ils sont à Lourdes et si la vierge veut, elle les va guérir.

» Au reste, en dehors de la question religieuse et surnaturelle dont je ne veux point m'occuper, cette joie, ce bonheur contrastant si étrangement avec les maladies cruellement existantes, se comprennent fort bien. Ces gens gravement atteints, pour la plupart pauvres, seront soignés ici comme jamais ailleurs.

» Durant leur séjour, ils auront à leur service une légion de brancardiers et d'infirmières venus de tous les points de France, pour les soulager, les secourir jusqu'en leurs plus intimes et plus pénibles besoins !

» C'est justement ce dévouement du valide au mal portant, cette abnégation constante pour celui qui passe, que l'on ne connaît point, que l'on ne reverra peut-être jamais, qui fait le grand charme de Lourdes et en constitue le côté éminemment poétique ! »

Couche-tard et lève-tôt.

En ce temps de villégiature, M. Saint-Genest, du *Figaro*, s'amuse, dans un article, à classer les hôtes des hôtels et pensions en « couche-tard » et en « lève-tôt. » Il décrit d'abord les tribulations des « lève-tôt, » qui sont naturellement aussi des « couche-tôt, » et dont le sommeil est longtemps troublé par les soupers en chambre, des conversations, des « couche-tard, » rentrant du bal ou du jeu.

Tel est, dit-il, le supplice auquel sont exposés les braves gens qui se couchent au couvre-feu, n'est-ce pas ? Mais le matin sonne pour eux l'heure de la vengeance. C'est à leur tour de martyriser leurs bourreaux. Au moment où les couche-tard se reposent des fatigues de la veille, voilà tous les lève-tôt qui commencent leur sabbat.

Et quel sabbat, miséricorde ! Ils bondissent de leurs lits comme des grenouilles, ils ouvrent les fenêtres, ils tapent les portes, ils jouent du plancher comme les Chinois jouent du gong. Et ce sont des coups de sonnette, des appels, des cris, des rires, des exclamations...

C'est qu'il n'a pas besoin de champagne pour faire du tapage, le bon lève-tôt. Il n'a pas besoin qu'on soit à l'époque du

carnaval ou des courses, le tapage lui est naturel, c'est son tempérament.

Et avec lui aucune observation possible, il est dans son droit, il est dans la nature. Les autres n'ont qu'à se coucher comme lui de bonne heure, ils n'auront pas sommeil le matin.

Une fois qu'il est debout, il ne faut plus que personne ne dorme ; une fois le soleil levé, aucun de nous n'a plus le droit de rester dans son lit. Tant pis pour les gens qui sont rentrés du bal à une heure du matin. Tant pis pour les pauvres malades qui viennent chercher sur ces rives le repos et la santé, cela ne le regarde point.

Ce n'est pas par méchanceté, non, ce sont les premiers feux de l'aurore qui lui portent à la tête ! L'aurore c'est son champagne à lui, l'aurore l'étourdit, le grise, l'affole...

Et le plus terrible, c'est qu'au lieu de le calmer, le mariage le rend pis encore. Quand un lève-tôt a épousé une lève-tôt, et qu'ils ont mis deux ou trois petits lève-tôt au monde, rien ne peut donner idée de ce que ça produit. C'est une catastrophe pour les hôtels.

Ah ! les enragés ! Ah ! les brigands ! Je ne suis certes pas méchant, je crois même avoir traversé les luttes politiques sans conserver de rancune contre personne. Eh bien, parfois je l'avoue, je me suis surpris des sentiments de haine féroce contre ces braves gens. Et je tremble en songeant à ce qui se serait passé, si j'avais pu instantanément les déporter tous dans une enceinte fortifiée.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'un beau jour, environné de lève-tôt qui avaient organisé le sabbat à ma droite, à ma gauche, sur ma tête et sous mes pieds, je me suis levé éperdu, je me suis enfui de l'hôtel en robe de chambre et pantoufles et apercevant de braves filles qui devisaient à la porte d'une petite maison en face, je leur ai dit : « Mesdemoiselles, ne me prenez pas pour un vagabond, je suis un pauvre homme condamné au supplice de l'insomnie ; vous n'auriez pas un endroit quelconque, une grange, un hangar où je pourrais fermer les yeux ? »

Après un instant d'hésitation, la mère de famille ayant pitié de mon infortune, m'a installé dans une bonne petite chambre, qui n'avait pour pendule qu'une couronne en fleurs d'oranger, mais où je suis resté trois semaines, dormant comme un bienheureux. Que Dieu la récompense, je lui envoie d'ici toutes mes bénédictions.

Eh bien donc, lecteurs, comme je crois que beaucoup d'entre vous ont souffert comme moi de cet épouvantable supplice et qu'il serait puéril de récriminer les uns contre les autres, voici l'idée qui m'est enfin venue.

Si chaque aubergiste nous plaçait par

catégories : par exemple, les couche-tard à droite et les lève-tôt à gauche, est-ce que vous croyez que ce ne serait pas une affaire ?

Mais comment les distinguer ? me direz-vous. Oh ! mon Dieu, c'est bien simple. Quand dans la matinée on voit arriver des gens pâles, blafards, aux yeux battus, à l'air fatigué, parlant peu et parlant bas, ce sont des couche-tard.

Quand, au contraire, on voit débarquer des gens au teint rose, le sang à fleur de peau, l'air réjoui, le verbe haut, parlant beaucoup et parlant fort, ce sont des lève-tôt.

D'ailleurs, s'il y avait l'ombre d'hésitation, on les mettrait au centre en attendant que les caractères se dessinent. Et puis eux-mêmes auraient tout intérêt à se rendre de suite dans le pavillon qui leur est réservé pour y vivre au milieu de leurs confrères.

Je livre mon idée au public, tout prêt à accepter les objections. Ce qui est certain, c'est qu'il y a quelque chose à faire.

On s'évertue maintenant à nous donner tout le luxe et le confortable possibles, au fond des montagnes comme au bord de la mer, on peint les murailles à fresque, on dore les lambris, on met des petits tigres galonnés sur le pas des portes.. Ah ! comme nous donnerions tout ça, n'est-ce pas, pour avoir quelques heures de bon sommeil.

SAINT-GENEST.

Course de taureau en chambre.

Parfaitement, en chambre ! avec picadores à cheval. Nous n'oserions affirmer que les chevaux n'étaient pas en carton et entourés d'une housse destinée à dissimuler leur absence de jambes et à cacher celle des cavaliers passés au travers du corps de ces coursiers dociles ; mais quant au héros de la fête, on peut garantir qu'il avait été acheté non *Aux enfants sages*, mais au marché aux bestiaux, avant le lever de l'aurore, qui précède celui des concierges, afin de pouvoir l'introduire au domicile de son acquéreur sans attirer l'attention de la loge.

Il y avait longtemps que Champiolle avait eu l'idée d'offrir ce spectacle espagnol à une société choisie. D'accord avec quelques amis, il commanda des costumes de picadores, banderilleros, sauteurs, etc. En attendant la date fixée, on répéta plusieurs heures par jour les exercices de grâce et d'agilité consistant, pour les uns, à sauter par dessus un fauteuil simulant le taureau ; pour d'autres, à planter des banderilles dans son dossier, etc., et tous s'étudièrent à prendre des poses andalouses dans une cambrure de reins faisant ressortir leurs avantages.

Le matin du jour fixé pour la fête, nos toréadors étaient, ainsi qu'il a été dit, au marché aux bestiaux, et y faisaient l'acquisition d'un taureau, d'un taureau n'exposant, bien entendu, ni les spectateurs, ni les acteurs, aux redoutables conséquences de sa fureur et de son affolement. Ils le choisirent donc à

cet âge où l'on en fait des escalopes et des blanquettes, où il n'a pas de cornes au front et où il tête encore sa mère. Allons, allons ! n'équivoquons pas, c'était un simple veau.

On le fit transporter jusqu'à la maison où il devait jouer le principal rôle dans la comédie projetée, non sans avoir à lutter contre une résistance qui indiquait son désir bien légitime de retourner au sein de sa mère, quoique à la rigueur on pourrait dire que c'eût été aller de mal en pis, n'était la crainte qu'on pût croire à l'émission volontaire d'un calembour imbécile.

On le transporta au sixième étage, où on l'enferma provisoirement dans un *buen retiro* à l'usage des haut logés de la maison. Il resta dans ce *toril-closet* jusqu'à minuit, poussant un beuglement plaintif chaque fois qu'un locataire mettait la main sur le bouton de la porte, ce qui provoqua nombre de fois un mouvement d'impatience, accompagné de cette exclamation : « Allons, bon ! il y a du monde ! »

Et à l'heure indiquée, les invités, vêtus en Andaloux et en Andalouses, conformément au programme, qui imposait la couleur locale, attendaient impatiemment la corrida annoncée. Elle commença par l'entrée des picadores, sur leurs chevaux de carton ; puis entrèrent les banderilleros, puis tour à tour les autres auxiliaires de la tauromachie, tous vêtus de costumes étincelants qui provoquèrent l'enthousiasme. Enfin, le héros de la fête parut et fut accueilli par un de ces rires si rares chez les hypocondriaques, et ces *Bravo toro !* de retentir selon l'usage espagnol. Il ne lui restait plus qu'à mériter cette ovation anticipée. Il y répondit par un beuglement, premier succès dont il fut récompensé par de nouveaux bravos. Son rôle était commencé, c'était aux autres acteurs à attaquer le leur ; les lances des picadores firent sortir le veau de son abrutissement : il tressaillit et fit un saut en avant : *Bravo toro !* cria l'assistance ; le mouvement était donné.

Un banderillero intrépide, un héros,

Arrête son coursier, saisit son javelot,

Pousse au veau, puis, d'un dard lancé d'une main sûre,
Lui plante son drapeau tout juste à l'encolure.

Beuh ! fit l'animal en esquissant un mouvement incécis ; l'écarteur intervient et le sauteur exécute le saut du mouton par dessus le veau. — Beuh ! fait la bête ; et les picadores de piquer, et le sauteur de sauter, et les banderilleros de planter leurs banderilles éclatantes sur le dos et dans les flancs du malheureux veau affolé, bondissant. Les cris d'enthousiasme redoublent ; les dames jettent au taureau leurs bouquets, leurs éventails, etc. ; c'était du délire.

Tout à coup, en proie à l'émotion inséparable d'un premier début, le jeune taureau s'arrête devant une des dames... Cette émotion, les plus braves soldats vous diront qu'au premier feu qu'ils ont supporté ils l'ont éprouvée et trahie comme le pauvre veau ; seulement ils n'ont jamais gâté de robes de dames.

La foule s'en émeut, l'air en est infecté,

Le veau qui l'apporta recule épouvanté,

Et la dame, voyant sa souillure effroyable,

Répond à la clameur par un cri lamentable.

Ici intervient le concierge, informé par des locataires indignés de l'introduction clandestine d'un veau dans un appartement. Scène scandaleuse d'injures, effroi des dames qui se hâtent de s'enfuir en emmenant leurs cava-

liers, au nombre desquels étaient les acteurs de la *corrida* ; et l'organisateur de la fête resta seul avec son veau. Celui-ci, l'œil fixe et abruti comme s'il regardait passer un train de chemin de fer, fut tiré de sa torpeur par un formidable coup de pied que lui lança l'amphitryon et qui l'envoya rouler dans l'arène en lui arrachant un beuglement plaintif.

Et notre homme, au paroxysme de la colère, de se dire, en regardant ses glaces, ses petits fours et son souper :

— Qu'est-ce que je vais faire de tout ça ? Une fête si bien commencée, interrompue à moitié par cette immonde brute ! En effet, la *corrida* devait être suivie de boléros, séguedilles, etc., etc., mais, au lieu du ballet espagnol, il n'y eut que le balai de bouleau exécutant un cavalier seul devant la pelle à main.

Les gaietés bourgeoises,
PAR JULES MOINAUX.

L'homme universel.

Le 14 juillet, à Paris, une jeune ouvrière était sur le balcon de ses patrons, lequel est placé au-dessus d'un établissement où des consommateurs se rafraichissaient ; l'ouvrière a fait partir des pétards, les pétards ont fait partir les consommateurs, ce qui a fait partir des injures de la bouche du chef de l'établissement, et voilà une affaire en police correctionnelle jugée dernièrement.

La demoiselle fait connaître les injures dont elle se plaint, et son adversaire est invité à s'expliquer :

— Depuis le matin, messieurs, dit-il, les pétards ne cessaient pas, ce qui renvoyait mes clients.

M. le président. — Qu'est-ce que c'étaient que vos clients ?

Le prévenu. — Mes consommateurs.

M. le président. — Vous êtes donc limonadier ?

Le prévenu. — Oui, monsieur ; alors, pendant que j'étais à retirer mes gaufres du moule...

M. le président. — Vous êtes donc pâtissier ?

Le prévenu. — Je fais des gaufres, seulement pour manger avec la bière ; pour lors, voilà un pétard qui tombe sur la montre d'un de mes clients, qui regardait l'heure ; il lâche sa montre en jurant et il me dit : « Elle est arrêtée, il y a quelque chose de cassé ; c'est dégoûtant, ça ! » Je lui dis : « Donnez, je vais voir ce que c'est. »

M. le président. — Vous êtes donc horloger ?

Le prévenu. — Je l'ai été autrefois ; pour lors, je regarde la montre ; c'était un petit rouage qui était dérangé ; je dis au client : « Il n'y a pas de mal. » A ce moment-là, ma femme, que les pétards embêtent rudement aussi, m'apporte mon cornet à piston et me dit : « Embête-les avec ça, jusqu'à ce qu'ils cessent leurs pétards. »

M. le président. — Vous êtes donc musicien ?

Le prévenu. — J'ai tenu, dans le temps, un bal ; alors je me mets à souffler de toutes mes forces dans mon piston ; pan ! un autre pétard qui tombe sur le paletot d'un client et y fait une brûlure. Le client était furieux ; moi, je regarde le trou que ça avait fait et je dis : « Il ne faut pas plus de dix minutes pour arranger ça, ça ne se verra pas ; je vais vous faire la réparation tout de suite. »

M. le président. — Vous êtes donc tailleur ?

Le prévenu. — Je travaille dans ma loge.

M. le président. — Dans votre loge ? Vous êtes donc concierge ?

Le prévenu. — Ma femme ; moi, je suis simplement limonadier.

M. le président. — Oh ! simplement... Enfin reconnaissez-vous avoir injurié cette demoiselle ?

Le prévenu. — Je ne me rappelle pas ce que je lui ai dit. Pensez ! j'étais si en colère... Je trouve d'autant plus dégoûtant de la part de mademoiselle d'avoir tiré des pétards, sachant qu'elle me faisait tort, que, chaque fois qu'elle va au bal, je la coiffe gratis.

M. le président. — Vous êtes donc coiffeur ?

Le prévenu. — On m'avait fait apprendre cet état-là, mais je l'ai quitté.

Le tribunal prononce une amende de 16 fr., et voilà le prévenu condamné ; c'est cela de plus à ajouter à tout ce qu'il a déjà.

(La France.)

On oodrè po remettrè la pé.

Lè dzeins ont 'na leinga po poâi djazâ lè z'ons avoué lè z'autro, poru que l'aus-sont lo mémo dévezâ ; kâ binsu qu'on tûtche que ne sâ què tallematsi ne pâo pas s'ouèrè avoué on godem que ne sâ què baragouinâ et ni avoué on Ormounein que dévezè lo patois dè per lè ô-trè. Mâ lâi a dâi coo que n'ont pas fauta dè couquon po l'âo repondrè et que dévezont tot solet. Clliaôsique sont adé d'accou avoué leu et l'est bin râ que l'aus-sont dâi tsevagè. Mâ ein ài-vo z'âo zu vu que dévezont à cein que l'ont dein lo pétro?... Eh bin, attiutâ :

On gaillâ, que ne cratchivè pas dein lo verro, avâi on dzo tant fifâ dè rodzo et dè bianc que sè trovâ on bocon étourlo quand retornâ à l'hotò, contrè la miné. Sè faut démaufiâ dè cé mécllion-mécllietta, kâ quand cé miquemaque coumeincè à brassâ, cein vo rebouillè tant qu'è dein lo veintro et se la téta n'est pas solida, le vâi tot veri et lè guibôlès vont coumeint on nounou quand fâ dè l'ouâra.

Quand don stu luron fut dévânt tsi leu, trovâ la porta cotâie ; mâ l'avâi son passe et cein ne lo mettâi diéro ein cou-son. Mâ quand l'eut prâi la cllia dein sa catsetta et que la vollie einfatâ dein lo perte dè la saraille, craque !... onna bre-lantchâ fe tsequâ la cllia que ribliâ su la porta et adieu lo perte. Faillu recoumeinci ; mâ l'eut bio coudi essayi dè reinfatâ cé tsancro dè passe, l'arrevâvè bin à bord dè brotse ; mâ quand vollivâvè bussâ po lo féré eintrâ, manquâvè lo perte et lo passe ludzivè tantqu'à la pierre dè taille.

Adon lo gaillâ, que se rategnâi âo pé-clliet, et que ne réussessâi pas à décotâ cllia guieusa dè porta, s'arrètè et fâ :

— Bianc et rodzo, accordâ vo, sein quiet mè bombardâ s'on n'est pas d'obedzi dè cutsi ti lè trài que dévânt !